

—“ Un crime !

—“ Oui, et le plus grand des crimes après le parricide.

—“ Que voulez-vous dire ?

—“ J’ai tué mon frère !

—“ Vous ! . . . se peut-il ?

—“ Moi-même ! . . . je l’ai tué, vous dis-je !

—“ Et vous ne craignez pas de l’avouer ?

—“ Au contraire ; je voudrais qu’il y eut mille témoins ici pour m’entendre ! leurs malédictions me feraient du bien ; elles couvriraient le cri de mes remords !”

Le duc peu porté à s’émouvoir, mais toujours prêt à recueillir des anecdotes, sollicita une explication et l’obtint.

Le jeune étranger se nommait Arthur Deschamps ; il était d’une vieille famille de Normandie qui lui avait acheté une compagnie aux carabiniers du roi ; dès son entrée dans ce corps, il en était devenu le fléau ; en l’espace d’un mois, il avait eu jusqu’à dix duels, et dans chaque rencontre il avait fait une victime ; son frère Sigismond, qui servait avec lui, marchait sur ses traces, et l’imitait en tout avec un affreux bonheur ; aussi, l’un et l’autre étaient-ils trop redoutés pour ne pas être haïs. Tandis que le régiment tenait garnison à Orléans, on apprit que tous deux adressaient leurs hommages à la même héritière ; c’en fut assez pour inspirer une vengeance aussi lâche que cruelle ; on parvint dans le tumulte d’une orgie à soulever tout ce qu’il y avait en eux de sentiments jaloux.

—“ Nos têtes déjà troublés par les vapeurs du vin, dit Arthur, s’égarèrent à la fois ; nous n’avions qu’à porter la main à notre côté pour y trouver une épée ; ce fut notre premier mouvement ; une fatale habitude nous entraîna, et dans le cercle qui nous entourait, il n’y avait aucun ami pour se jeter entre nous ; on m’a raconté, (car, pouvais-je savoir ce que je faisais ?) que, dès que les épées avaient été tirées, je m’étais précipité avec rage sur mon frère, et que je l’avais percé de part en part ; je n’ai qu’un souvenir, qu’un seul, c’est celui de sa chute . . . de sa mort ; il m’atteignit en tombant, et malgré le nuage qui couvrait mes yeux, je crus voir mon sang se mêler au sien . . . Nous avons été abandonnés sur le pavé ; j’en fus relevé sans connaissance ; puis, au lieu de me laisser mourir, on me rendit à la vie ; une lettre de cachet me confina dans une prison d’état, j’y passai trois ans, délaissé de toute la terre comme un objet d’horreur, sans nouvelles, même de ma famille, seul enfin, toujours seul entre mon crime et ma conscience.”

“ Il paraît, cependant, que l’on a pris en considération la sincérité de votre repentir et que l’on s’est intéressé à votre sort, puisque vous avez été remis en liberté ; il est si rare que les prisons d’état rendent leur proie.

—“ On a eu besoin de mon cachot, le geôlier ne m’a rien dit de plus. Qui aurait pu, je le demande, s’exposer à mes remerciements ? Libre depuis peu de jours, je n’ai pas cherché à franchir la barrière qui me sépare du monde ; j’ai senti qu’elle devait être éternelle, et je viens voir si le cloître ne me trouve pas trop coupable pour me donner asile.”

Le Duc de Saint-Simon, très fort sur l’étiquette des grands sentiments, n’avait aucune sensibilité ; mais il avait trop de tact pour mettre le doigt sur une plaie vive ; laissant ce soin aux mains qui touchent toutes les douleurs, il se contenta de faire quelques doléances sur le duel qu’il appela une déplorable nécessité, et le lendemain, avant de partir, voulant donner au jeune officier une marque particulière d’intérêt, il lui recommanda de ne pas s’exagérer sa position, en cherchant dans la retraite un tombeau, tan-

dis que, coupable involontaire, il n’avait que des consolations à y puiser :

—“ Surtout pas de vœux ! lui cria-t-il en le saluant du fond de sa chaise de poste, comme ces médecins qui prescrivent en couvrant une dose d’opium aux malades qu’il leur semble plus facile d’endormir que de guérir.”

L’hospitalité tenait les portes du monastère toujours ouvertes au voyageur ; il devait être reçu, suivant les termes du règlement, comme un envoyée de la Providence ; mais le pénitent n’était admis dans la communauté qu’après avoir prouvé par un long et dur noviciat la sincérité de sa vocation ; aucune souffrance, aucun remords n’étaient exceptés ; l’impatient Arthur dut se courber sous cette règle inflexible ; plusieurs années de macérations, de jeûnes, de larmes, de prières éteignirent en lui le vieil homme ; son âme se calma en se purifiant ; il parut naître enfin à une nouvelle vie, et ce fut alors seulement que l’abbé régulier, Jacques de la Court consentit à recevoir sa profession.

Depuis longtemps, Rancé, descendu de lui-même au rang de simple religieux, avait confié à des mains plus jeunes que les siennes la direction de la Trappe ; il était accablé d’infirmités ; plusieurs ulcères dévoraient son corps décharné ; mais sous l’aiguillon des douleurs, aucune plainte ne s’échappait de sa bouche ; il achevait silencieusement de mourir.

L’heure qu’il attendait vint enfin ; dès qu’il en sentit l’approche, il fit un signe du bras que la paralysie n’avait pas encore atteint, et l’infirmier l’étendit aussitôt sur la paille et la cendre. L’évêque de Séz qui venait d’arriver, se joignit aux pieux cénobites pour l’assister, et recita à voix basse avec eux la prière des agonisants. Les yeux du réformateur, ranimés par degrés, brillaient d’une flamme plus vive à mesure que l’hymne de délivrance retentissait dans son cœur ; il demanda à baiser le christ qui était suspendu devant lui ; un trappiste se leva à l’instant et s’empressa de le satisfaire, mais dans les efforts qu’il réitéra avec précipitation pour détacher le crucifix de la muraille, sa tête vint à se découvrir, et en même temps, un cri se fit entendre près du lit funèbre ; le moine stupéfait s’arrêta :— Mon frère ! mon frère ! s’écria-t-il, hors de lui, et il demeura immobile et sans voix. C’était le malheureux, le coupable Sigismond ; sauvé comme par miracle après la blessure qui avait déchiré sa poitrine, il avait devancé son frère dans le séjour de la pénitence, et leurs remords avaient souvent gémi ensemble sans se reconnaître.

Arthur, oubliant dans son trouble qu’il avait renoncé à toutes les affections humaines, aurait voulu s’élancer dans les bras qui lui étaient ouverts et y chercher le pardon qu’il n’avait pu obtenir de sa conscience ; mais la mort était là ! il fallait la respecter . . . il fallait s’incliner et se taire ; l’infortuné couvrit son visage de ses mains et s’efforça de comprimer ses sanglots.

Rancé avait reçu la confession de celui des deux frères qui était entré à la Trappe pendant son administration ; l’autre lui était inconnu ; en ce moment suprême, son cœur généreux sourit à la pensée d’une réconciliation ; il se souleva avec peine, et fit signe aux deux religieux prosternés près de lui de s’embrasser ; ils obéirent avec transport, et leurs paupières desséchées retrouvèrent des larmes d’attendrissement et de bonheur. Ce baiser fraternel, ce sublime baiser d’amour et de paix fut la dernière félicité de Rancé dans ce monde ; lorsque Sigismond et Arthur, agenouillés de nouveau, eurent reçu sa bénédiction, il pressa le crucifix sur son cœur, et tournant les yeux vers le ciel qui s’ouvrait sans doute à sa vue, il expira.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.